

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 6

Artikel: La luge : esquisse de la vie montagnarde
Autor: Antan, Pierre d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 Grand-théâtre, 11, Lausanne.
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Maurice, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La luge.

Esquisse de la vie montagnarde.

C'est à la montagne ! Voici la première neige, ordinairement entre la St-Denis et la St-Martin, quand les vaches sont accrêchées... et les enfants aussi, hélas, à l'école pour six longs mois.

Après s'être assurée que c'est pour de bon que la neige tombe et qu'elle va prendre, la marmaille monte quatre à quatre l'escalier du galetas, où, sous des outils aratoires, de vieux rouets, des toiles d'araignées et une couche de poussière, dort la luge de famille.

On l'amène au jour et, rangée en cercle autour d'elle, toute la famille l'examine. Les fers sont rouillés, mais avec une pomme de terre et quelques jours d'exercice, on va les rendre aussi nets que le porte-monnaie du père quand il revient de payer les impôts. On met une ficelle neuve, on vérifie les clochettes placées au-dessous. Chaque luge doit avoir son chant à elle, qui la fasse reconnaître à demi-lieu à la ronde. On vérifie si toutes les traverses sont en bon état.

Le père lui-même s'intéresse à l'opération. Il montre à ses enfants une traverse cassée et reclouée et, pour la dixième fois, raconte comment il vint, un beau soir, s'embaumer contre le vieux prunier au bas du pré. La luge et lui en ont gardé une cicatrice.

La gaitzette est prête. Il ne faut plus qu'une bonne trace.

Cela arrive ordinairement vers le mois de décembre, et, dès lors, la luge règne en maîtresse. Les enfants la prennent pour aller à l'école. Vous les verrez dans le corridor du collège, dressées contre les murs, car jamais un lugeur soigneux ne laissera sa luge reposer sur ses fers.

Le couleur qui vient porter son lait à la fruitière, sa boîte au dos, n'hésite pas à s'en servir et à faire ainsi, en deux minutes, un trajet d'une demi-lieu. Et ne craignez pas que son équipage verse. Il connaît tous les contours, tous les mauvais endroits, et de quelques coups de talon, donnés à propos, saura maintenir sa luge dans la bonne voie.

Monsieur le pasteur, lui-même, quand il va visiter des paroissiens éloignés, traîne sa luge derrière lui.

Partout où l'on peut se luger, on se luge. Il y a d'abord les routes cantonales et les chemins communaux. Ce sont eux que l'on emploie les premiers, sans souci des règlements municipaux, qui, comme tous les règlements, sont faits pour être violés.

Mais il y a surtout les traines d'hiver. Au Pays-d'Enhaut, par exemple, la plupart des chemins serpentant le long des ruisseaux sur les anciens communaux, il y a pour chaque hameau ou groupe de maisons foraines, une traîne d'hiver. Ce sont des servitudes inscrites au contrôle, et qui donnent droit d'établir chaque hiver un passage temporaire sur certaines propriétés. Dès que la neige est tombée en suffisance, beaucoup de chemins communaux

sont complètement abandonnés et l'on n'utilise plus que les traines d'hiver.

La trace est d'abord battue par les grandes luges ou gaitzettes, avec lesquelles le paysan s'en va, tout en haut dans la montagne, chercher le foin et le bois, puis au bout de quelques jours, les enfants finissent l'ouvrage avec leurs gaitzettes. Dès lors la traîne leur appartient. Ils la modifient à volonté, ajoutent de la neige à certains endroits pour former des sortes de montagnes russes, qui vous font sauter en l'air chaque fois que vous passez dessus. Ils y sont maîtres. Devant leur gare ! tout le monde se range en tête. Madame la ministre, elle-même, patauge dans la neige pour laisser passer le fils au marguiller ; et que Monsieur le Syndic ne s'avise pas de faire la sourde oreille, il sera bousculé par le premier polisson venu. Sur les traines d'hiver, personne n'a rien à dire, et l'homme attardé qui remonte du village avec sa hotte pleine de provisions a beau jurer dans sa barbe :

— *Tsancro dé boubo !* Si j'attrape une de ces gaitzettes, j'aurai d'abord chauffé mon fourneau avec. On lui rira au nez.

Hélas ! la luge est maintenant un sport d'Anglais. Pas de joli village de montagne qu'ils n'aient envahi, et où ils ne viennent faire leurs prouesses. Souvent même, ils y apportent des luges faites à la plaine, de ces machines bizarre et compliquées, trop hautes ou trop basses, à dossier, ou garnies de fourrures, articles de bazar qu'un Lausannois regarde comme le dernier mot du confort, et sur lesquelles un vrai montagnard ne consentirait pas à s'asseoir pour tout au monde.

Heureusement que les Anglais ne se lugent que de jour, et que les naturels se lugent surtout le soir. Le jour, la traîne n'est pas bonne. La neige fond, on patauge, on n'avance pas, le soleil, qui luit sur la neige, fait mal aux yeux.

Mais vienne le soir. La traîne redéveloppe dure. Un bon froid vif pique les oreilles et gèle le menton, sans faire aucun mal à la langue. C'est alors qu'il fait bon, et c'est alors qu'on s'en donne.

C'est dimanche soir ! Dans la grande chambre basse et chaude, toute la famille est réunie. Le père et la mère lisent ; les enfants jouent au jeu de l'oie ou au domino. Les sacs d'école, pendus à la paroi, sont prêts pour le lendemain.

Louis, garçon de 13 à 14 ans — c'est à cet âge qu'on a la passion de la luge — est le seul qui ne soit pas occupé. Il bâille, s'étire, tire la queue du chat qui dort sur le fourneau, brouille les dominos, renverse le château de cartes que la petite sœur vient d'élever.

— Mais, s'il te plaît, reste-voir tranquille, dit la mère. On dirait pardine que tu as les ennemis.

Louis n'a pas les ennemis, mais depuis un moment son oreille a perçu un certain bruit qu'elle connaît bien. Ils y sont tous, les amis ; il a reconnu la sonnette fêlée de Jean-Pierre,

le grelot de Marc, et il brûle d'envie de les rejoindre. Comment faire ?

— Il fait un rude beau clair de lune, dit-il en s'approchant de la fenêtre. Ça fait envie de se luger.

— Mon Dieu, va, dit la mère, qu'on ait un moment de tranquillité.

— Va, ajoute le père, et surtout ne rentre pas trop tard, ou bien la porte sera fermée.

Cela lui est bien égal. Si la porte était fermée, il y aurait l'étable, où il fait bon chaud.

Deux sauts ! La luge et son propriétaire ont dégringolé l'escalier.

— Adieu, Louis ! Adieu, Julie ! Adieu, Marc !.... Tu as pu venir ! quelle chance !.... Moi, j'ai dit que j'allais à la réunion. Vois-tu, j'ai mes *Hymnes du Croyant* dans ma poche. Moi, j'ai dit que je ne savais pas faire mon problème, et que j'allais le faire vers David au syndic... Allons, en route, la traîne est rudement bonne, ce soir.

Louis regarde autour de lui.

— Dis-voir, Marie, on se luge ensemble, veux-tu ?

— Bien, si tu veux, mais tu ne me renverras pas dans la neige.

— Pas besoin d'avoir peur ; je connais ma gaitzette et la traîne. Attends-voir, on va redire la tienne là derrière ce tas de bois.

Ah ! quel plaisir ! Etre jeune, gai, sans souci, s'amuser franchement !

On monte en bande : les filles devant, les garçons derrière, tirant leurs luges ; mais la distance n'est pas grande entre les uns et les autres. On discute les mérites respectifs de sa gaitzette, on s'arrête même de temps en temps pour regarder les fers sur lesquels on passe une main soigneuse, on mange des tablettes — de celles qui font tant bien la bise, en bas le cou — on regarde les ombres que font les arbres ou les maisons sur la neige, et on se raconte des histoires de revenants.

— Oui, ma fi, on y aperçoit, dans cette grange. Ma grand'maman m'a assez eu raconté.

Et tout se passe correctement. Ne croyez pas qu'un de ces grands garçons de 12 à 16 ans aura l'idée d'embrasser une fille. Il sait du reste fort bien qu'une bonne savonnée de neige viendrait bien vite refroidir son ardeur.

Puis, quand on est en haut, on s'installe. Pareil au preux chevalier d'autrefois, qui prenait sa dame en croupe, le jeune montagnard le fait asseoir derrière, et ce seul trait dépeint son caractère. Il veut bien être galant, mais il veut être maître sur sa luge, et avoir ses mouvements libres. Prendre une fille sur ses genoux pour qu'elle vous encouble, et que là-bas, à ce contour qui est si difficile à faire, il aille renverser... merci bien !

— Te va-t-il bien, Marie ? Es-tu trop cugnée ? Serre-toi seulement près de moi.

— Non, ça va. Tâche seulement de ne pas tant repiler ; je reçois toute la cousse.

Et les voilà partis. Ah ! quand on a entre ses jambes une bonne luge qui vous emporte comme le vent, derrière soi une jeune fille qui s'accroche à vos vêtements et vous donne l'il-

lusion d'être déjà un homme et d'avoir quelqu'un à protéger, que tous vos sens sont en éveil pour conduire d'une main sûre, qu'il fait bon vivre !

Et les heures passent ainsi, jusqu'à ce que, tout à coup, on entende le guet crier sur la place : « Il a sonné dou...ou...ou...ze ! »

— Eh, monté, que va-t-on me dire ? Allons-nous-en.

Et l'on rentre en tapinois. Malheur à celui qui n'a pas pris la précaution de mettre des guêtres ou d'attacher le bas de son pantalon. Il trouvera celui-ci raide de glace et passera un moment peu agréable avant de se coucher.

Au printemps, les traines se gâtent. De distance en distance, près des maisons, où le soleil est plus chaud, le terrain apparaît. On a beau jeter chaque jour de la neige. Plus moyen de se luger. Il reste une ressource. Dans les prés, la neige fond chaque jour, et chaque soir se recouvre d'une couche de glace sur laquelle on peut marcher sans même imprimer ses pas. La neige porte et l'on s'y luge mieux encore que sur les traines, jusqu'au moment où, avec un soupir de regret, il faut remiser la luge au galetas pour l'hiver prochain.

PIERRE D'ANTAN.

Le morceau patois qu'on va lire, dédié à Monsieur et à Madame Troyon, est certainement une des plus charmantes compositions qui soient sorties de la plume spirituelle du regretté C.-C. Dénéréaz. Elle met en scène presque tous les oiseaux de nos contrées, chacun d'eux y joue son petit rôle, chacun d'eux y va de sa joyeuse chanson. La fauvette et l'alouette sifflent le soprano ; le merle les soli, le corbeau, la basse ; la caille imite le tambour, le chardonneret la flûte, le geai marque les contre-temps, etc., toute cette description est délicieuse.

Le concert des oiseaux fut inspiré à son auteur durant une superbe matinée d'été, où tout vivait, chantait et se réjouissait dans la campagne, où les prés « n'étaient qu'un beau bouquet. »

M. Dénéréaz s'assit à l'ombre d'un cerisier et écouta avec délices ce grand concert de la nature, qui nous a valu *Lo concert dái z'osés*, dont la conclusion est vraiment touchante et pleine de poésie. Nous ne pouvons la traduire que d'une manière bien imparfaite. Pour en apprécier toute la saveur, il faut la lire en patois.

« Ce fut là pour moi une véritable fête, nous » dit-il ; après avoir écouté ce concert durant « une matinée, je m'en allai le cœur rempli de joie. Je me sentis meilleur, car ce concert » mélodieux était le concert du bon Dieu. »

Lo concert dái z'osés.

(Dédicacé à Monsieur et Madame Troyon-Blesi.)

INÉDIT

Pè on bio matin dè tsautein,
Que fasai on superbo teimps,
Sein on niolan su lè montagnès,
Tot remoâvè pè la campagne.
Lè prâ n'étiont qu'on bio botiet
Yò tienson et tserdignolet
Fasont oure on galé ramadzo ;
Et ti lè z'osés dào foradzo
Aquelhi su dái sapalons
Ao bin catsi dein dàl bossons
Du la poeinté dào dzo tsantavont
Et très-ti tant bin s'accordâvont
Que cein fasai lo refredon
Dè la pe galéza tzanson

Cé matin, don, mè promenâvo
Et tot ein traceint, y'attiutâvo
La musiqua dè clliao chanteu,
Que cein redzoivè lo tieu.

Assebin, po lè mi poâi ourè
Mè su de : « N'ia pas ! mè faut dzoûrè ; »
Et à l'ombro d'on ceresi
Dein l'herba, ye mè su cutsi.

Adon, dè pertot ein on iadzo,
Dàl bou, dài z'adzès, dài brantsadzo,
M'est venu coumeint na brechon
D'on formidablio refredon.
Y'oëssé d'aboo la fauvetta
Et la mayentse et l'aluetta
Que subliavont lo soprano :
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
On arâi de 'na dâoce vioula
Que s'accordâvè avoué 'na ioula
Dâo tant que c'étai biau et hiau.
Lo merlo desâi lo solo
Aquelhi ào coutset d'on tsâno
Yò lo gaillâ fasai son crâno.
Lo corbé, su on gros noyi,
Yò sè tegnai bin hiaut pertsi,
Fasai la partiâ d'épouffârè
Et la cornelhie, la ronnârè :
Et po bin compliât l'accoo,
Lo coucou fasai lo ténoo.

(Faut tsouyi, quand lo premi iadzo,
On oût, dein lo bou, son ramadzo,
Dè ne pas êtrè sein z'ardzeint :
Porâi vo z'ein manquâ soveint ;
Mâ se vo z'ai dein la catsetta
N'a petita pice bliantsetta,
Va bin, et l'est tot cein qu'ein faut ;
Dè tot l'an, ne farâ défaut).
Ye desé don que quand tsantavè
La vox dâo coucou s'accordâvè.
La caille fasai lo tambou
Et lo pequa-bou, lo toutou.

Lo pao djuivè la trompetta
Et lo tienson la clérinetta,
Tandi que lo tserdignolet
Ein meneint son galé subliet
Dessuvivè tant bin la fiota
Sein jamé manquâ onna nota
Et sein min férè dè fausset
Qu'on peinsâvè ào ransignolet.
Kâ stu z'ice sè caisivè

Quand lo petit dzo coumeincivè
Et ne volliavè pas mécliâ
Son cantiquo tant bin subliâ
Ao chant dâo moineau, dè l'agace,
Dâo bedju et dè la bécasse
Ao bin de n'autro gringalet,
Po cein que n'étai pas solet
A férè autrameint què lè z'autro ;
Y'avâi onco dou bons z'apôtro
Que ne volliavont coumeinci
Qué quand lè z'autro aviont botsi ;
Kâ lo lutséran, la suetta
Atteindont, po férè lâo chetta
Que lo sélâo sâyé mussi
Et lè z'autro z'osés cutsi.

Adon quand lo coo preind sa ioula
Et que sa pernetta a sa pioula,
On lè z'oût tant qu'à la miné
Youlâ, pioulâ décè, delé,
Po férè à savâi ài ménadzo
Qu'atteindont on novévezadzo
Se l'est on petit brelurin
Ao bin 'na bouébetta que vint.

Hormi leu, tota la volaille
Dein lo grand refredon s'en baille.
Lo dzé fasai lè contréteimps ;
L'hirondalla, dè teimps ein teimps,
Mécliâvè sa petita nota
Ao rigodon dè la lenotta.
La verdâire, lo ráitolet,
Baillivont lâo coup dè subliet
Ein mimo teimps què la bécasse
Dessuvivè lo cor dè chasse.
L'ouïe, la bora, lo pudzin
Avoué la dzenelhie assebin,
Fasont n'espèce dè trompetta
Que n'étai pas adé tant netta ;

Mâ clliao couâ-couâ, clliao co-co-lâ,
Tot cein fasai bin cresenâ.
La pétri, lo pindzon, la gréba,
Coumeint lo canari ein dzéba
S'en baillont avoué lâo menet
Po poâi deré lâo petit bet
Ein faseint très-ti ào pi férè
Po sè teri lo mi d'affré.
Lo branla-quiuia, l'étonné,
La creblietta, lo bounosé,
Baillivont assebin lâo nota
Po sè djeindre à tota la fiotta :
Et tot cein fasai lo tredon
D'on formidablio refredon.

Cé concert fut por mè 'na fêta
Que y'ein avé tot pliein la téta ;
Et après l'avâi attiutâ
Tandi tota 'na metenâ,
M'ein alli lo tieu pliein dè dzouio
Et ye mè seimblâvø mein crouio ;
Kâ cé concert mélodieux
Etâi lo concert dâo bon Dieu.

C.-C. D.

A quoi l'on peut s'amuser.

Il nous tombe sous la main un feuillet détaché d'un ancien numéro du *Voleur*, contenant un curieux article de M. Luc de Vos, et intitulé : *Une course d'escargots*. L'auteur fait de ce spectacle une description si amusante, que nous n'avons pas résisté au désir de lui emprunter les quelques détails qu'on va lire. — Le fait se passe dans un petit village de Volhynie (Russie).

Le mot *course* paraîtra légèrement ambitieux quand on saura que les héros du match en question n'avaient pas même de pieds, qu'ils charriaient leur maison sur leur dos, et qu'ils s'avancient seuls, sans le secours d'aucun jokey.

Naturellement, il n'y avait pas de tribunes, ni quoi que ce soit de l'installation dispenseuse de Longchamps.

Les moujiks (paysans russes) s'étaient tout simplement rassemblés sur la place du village. Ils avaient la toilette des grands jours : cheveux longs coupés net sur la nuque, chemise de grosse toile serrée par une corde à la ceinture, et — luxe suprême — les pieds chaussés d'espadrilles en écorce de tilleul !

La foule allait et venait, échangeant des bonjours, lorsque tout à coup elle frémît d'un murmure de joie, et s'ouvrit devant un cortège de quatre hommes.

Les nouveaux venus portaient sur leurs épaulles une rigole en bois formée de trois planches d'une longueur de huit sagènes (huit mètres environ). Cette rigole était la piste.

Avec précaution, elle fut posée sur le sol soigneusement nivelé : la planche du fond devait servir de route, les deux autres s'élevaient sur ses côtés, comme des remparts. Ces remparts étaient garnis, à leur bord supérieur, de clous très rapprochés les uns des autres qui devaient s'opposer aux tentatives d'évasion des coureurs.

Tout étant prêt pour les recevoir, les escargots furent apportés — coquilles énormes d'où sortaient des têtes curieuses, ébaubies, vraiment superbes d'ambition et d'audace. Du reste, c'étaient les coureurs les mieux entraînés de toute la région, et les plus célèbres. Leurs performances volaient de bouche en bouche. Au milieu d'un solennel silence, ils furent placés six de front à l'une des extrémités de la piste. Leurs propriétaires les maintenaient en attendant le signal du départ.

Ce fut alors que les paris s'engagèrent : entre amis, entre voisins, il ne s'agissait que de kopecks, de tasse de thé ou d'hydromel.

Nouveau silence : les escargots étaient lâchés !

Dès le début, deux des coureurs se débârent et grimperent aux parois verticales de la rigole. Longtemps ils se heurtèrent aux clous entre lesquels ils passaient leur tête ; mais les clous, rapprochés comme nous l'avons dit, arrêtaient net leur course.

Les propriétaires des deux étourdis entrèrent en furie, éclatèrent en imprécations, puis, fatigués